

Salut les copains

22-23 juin 1963 - La « folle nuit » au cours de laquelle, le 22 juin, répondant à l'appel de l'émission *Salut les copains* d'Europe n°1, cent vingt ou cent cinquante mille jeunes ont envahi et quelque peu endommagé la Place de la Nation et ses abords a brutalement attiré l'attention sur le phénomène collectif que révèle l'extraordinaire succès des « idoles » -en chair et en os ou en disques-que sont devenus Johnny Halliday, Sylvie Vartan et leurs émules. L'ampleur et l'originalité de ce phénomène méritent une explication que propose ici le sociologue Edgar Morin, Maître de Recherches au CNRS.

La vogue de rock'n roll qui, avec les disques d'Elvis Presley, arriva en France ne suscita pas immédiatement un rock français. Il n'y eut qu'une tentative parodique, effectuée par Henri Salvador, du type « Va te faire cuire un œuf, Mac ». La vague sembla totalement refluer mais en profondeur elle avait pénétré dans les faubourgs et les banlieues, régnant dans les juke-boxes des cafés fréquentés par les jeunes. Des petits ensembles sauvages de guitares électriques se formèrent. Ils émergèrent à la surface du golf Drouot, où la compétition sélectionna quelques formations. Celles-ci, comme les Chats sauvages, les Chaussettes noires, furent happées par les maisons de disques. Johnny Halliday monta au zénith. Il fut nommé « l'idole des jeunes ».

Car ce public rock, comme aux Etats-Unis quelques années plus tôt, était constitué par les garçons et filles de douze à vingt ans.

L'industrie du disque, des appareils radio, comprit aux premiers succès que s'ouvrait à la consommation en France un public de sept millions de jeunes les jeunes effectivement, poussés par le rock à la citoyenneté économique, s'équipèrent en tourne-disques, en radio, transistors, se fournirent régulièrement et massivement en 45 tours.

L'élargissement vint : du rock on passe au twist les jeunes vedettes de la chanson varient leur répertoire. A Europe n°1 Daniel Filipacchi lance l'émission *Salut les copains* ! le mot-clé n'est pas « idole » comme l'avaient cru les marchands de disques, mais « copain ». C'est sur un ton de camaraderie que « Daniel », souvent entouré de Johnny Halliday, Sylvie Vartan, Françoise Hardy, Pétula Clark, présente les disques, discute. Le twist règne en despote éclairé, tolérant d'autres styles, d'autres tons.

Le succès de *Salut les copains* ! est immense chez les décagénaires (comment traduire *teenagers*?). Les communications de masse s'emparent des idoles-copains. Elles triomphent à la TV. La vague des vedettes de quinze ans s'élance derrière les déjà presque croulants Richard, Johnny, Sylvie, Françoise. C'est Sheila, dont une récente exhibition à la TV fait démarrer en trombe le disque *L'Ecole est finie*, Sophie, triomphant dans l'agréable *Quand un air vous entraîne*. En 1962 Filipacchi lance timidement une revue, *Salut les copains*, qui aujourd'hui fête son premier anniversaire, avec un tirage d'un million d'exemplaires, tandis qu'à la suite boy-scouts, jeunesse catholique, jeunesse communiste s'évertuent à singer le style « copains ».

J'ai lu dans une publication paroissiale d'avant-garde que Dieu était le meilleur copain du monde. On savait depuis longtemps que Thorez était le meilleur copain de France.

Le *Bonjour les amis* catholique, le *Nous les garçons et les filles* communiste se trémoussent en twistant dans le sillage de SLC.

La nouvelle classe adolescente

Le music-hall exsangue renaît sous l'affluence des copains les tournées se multiplient en province, sillonnées par les deux groupes leaders, le groupe Johnny-Sylvie et le groupe Richard-Françoise.

Paris-Match consacre chez les « croulants » le triomphe des copains puisqu'il accorde aux amours supposées de Johnny et Sylvie la place d'honneur réservée aux Soraya et Margaret. *Ici-Paris* potine en publiant les Mémoires d'une amie délaissée de Johnny, qui jusqu'alors sauvegardait son standing en ne s'abandonnant qu'aux seuls ex-amants de B.B. L'apothéose « copains » se situe dans un des ultimes samedis de juin 1963, où le grand Barnum copain, Daniel, organisa le rassemblement de masse autour des vedettes. Cent cinquante mille décagénaires étaient au rendez-vous sabbatique, manifestant cet enthousiasme qui a le don d'ahurir totalement l'adulte.

Ce phénomène, qui s'inscrit dans un développement économique, ne peut être dilué dans ce développement même. La promotion économique des décagénaires s'inscrit elle-même dans la formation d'une nouvelle classe d'âge, que l'on peut appeler à son gré (les mots ne se recouvrent pas, mais la réalité est trop fluide pour pouvoir être saisie dans un concept précis) : le *teen-age*, ou l'adolescence. J'opte pour ce dernier terme.

Les communications de masse (presse, radio, TV, cinéma) ont joué un grand rôle dans la cristallisation de cette nouvelle classe d'âge, en lui fournissant mythes, héros et modèles. Dans un premier stade, le cinéma fait émerger les nouveaux héros de l'adolescence, qui s'ordonnent autour de l'image exemplaire de James Dean. Dans un deuxième stade, c'est le rock qui joue le rôle moteur. Mais tous les moyens de communication sont engagés dans le processus. Elvis Presley devient vedette de cinéma, comme vont peut-être le devenir en France, Johnny, Sylvie, Françoise, qui tournent leur premier film, la seconde Françoise prenant place dans le char de la première Sagan.

L'adolescence surgit en classe d'âge dans le milieu du vingtième siècle, incontestablement sous la stimulation permanente du capitalisme du spectacle et de l'imaginaire, mais il s'agit d'une stimulation plus que d'une création. Dans les pays de l'Est comme dans les pays arriérés économiquement, nous voyons des cristallisations analogues, comme si le phénomène obéissait plus à un esprit du temps qu'à des déterminations nationales ou économiques particulières. Cela dit, c'est dans l'univers capitaliste occidental que le phénomène s'épanouit pleinement, et par l'intermédiaire des *mass media*.

La constitution d'une classe adolescente n'est pas qu'un simple accès à la citoyenneté économique. De toute façon cette accession signifie promotion de la juvénilité. Cette promotion constitue un phénomène complexe qui implique notamment une précocité de plus en plus grande (ici, sans doute, la culture de masse joue un grand rôle en introduisant massivement et rapidement l'enfant dans l'univers déjà passablement infantilisé de l'adulte moderne). A la précocité sociologique et psychologique s'associe une précocité amoureuse et sexuelle (accentuée par l'intensification des *stimuli* érotiques apportés par la culture de masse et l'affaiblissement continu des interdits). Ainsi le *teen-age* n'est pas la gaminerie constituée en classe d'âge, c'est la gaminerie se muant en adolescence précoce. Et cette adolescence est en mesure de consommer non seulement du rythme pur, mais de l'amour, valeur marchande n° 1 et valeur suprême de l'individualisme moderne, comme elle est en mesure de consommer l'acte amoureux.

Ceci dit, la nouvelle classe d'âge n'est pas totalement homogène. Elle présente, même dans ses héros, un visage complexe, ou plutôt de multiples visages, depuis le blouson noir avec chaîne de vélo (image pré-délinquante dans la perception des parents et adultes), jusqu'au beatnik, l'intellectuel barbu et rebelle, héritier de ce que les journaux appelaient il y a dix ans les existentialistes; depuis Claudine Copain, l'écolière de quatorze ans lançant ses mignardes imprécations contre le prof de maths, jusqu'au très viril Johnny.

Toutefois on peut dégager des traits communs.

La classe d'âge s'est cristallisée sur :

- Une panoplie commune, qui du reste évolue au fur et à mesure que les « croulants » avides de juvénilité se l'approprient ainsi ont été arborés blue-jeans, polos, blousons et vestes de cuir, et actuellement la mode est au tee-shirt imprimé, à la chemise brodée
- Aristocratisation propre à la mode adulte (sur quoi se greffe une dialectique supplémentaire provoquée par le pillage adulte et la volonté permanente de se différencier de la classe pillarde)
- L'accession à des biens de propriété décagénaires : électrophone, guitare de préférence électrique, radio à transistors, collection de quarante-cinq tours, photos
- Un langage commun ponctué d'épithètes superlatives comme « terrible », « sensass », langage « copain » ou le mot copain lui-même est maître-mot, mot de passe (est-il interdit d'y voir la forme devenue twisteuse de cette aspiration qui nous poussait à dire « camarades », « frères » ?)
- Ses cérémonies de communion, depuis la surprise- partie jusqu'au spectacle de music-hall et peut-être, dans l'avenir, des rassemblements géants sur le modèle de celui de la Nation
- Ses héros. Un culte familial d'idoles-copains est né. Il n'est pas particulièrement porté sur le « voyeurisme ». Ce culte est donc beaucoup plus raisonnable, moins mythologisant que celui du *star-system*. Mais là où il est beaucoup plus ardent, c'est dans l'acte même de la communion, le tour de chant, où le rapport devient frénétique, extatique.

EDGAR MORIN

Le Monde du 6 juillet 1963

Le champignon de Reggane

13 février 1960 - Les spécialistes français avaient évidemment pour premier objectif de prouver qu'ils étaient à même, comme les Américains, les Soviétiques et les Anglais, d'utiliser l'énergie nucléaire à des fins militaires.

Mais, autant qu'une démonstration, cette explosion devait à leurs yeux constituer une expérience. Une arme atomique est délicate à mettre au point, et il est bien évident que l'engin qui vient d'être essayé ne saurait être utilisé tel quel. La réussite de l'opération, sur laquelle on n'a pour le moment que fort peu de détails, a montré que dans l'ensemble les calculs effectués étaient exacts et que le mécanisme de mise à feu a donné satisfaction. De nombreuses données expérimentales ont certainement été réunies. Les techniciens vont maintenant s'employer à les analyser, et dès à présent on peut s'attendre que les conclusions qui en seront tirées seront à leur tour mises à l'essai au cours d'autres expériences.

S'efforceront-ils après avoir franchi une première étape d'aller plus avant et de construire une bombe H ? Certains le pensent, mais auparavant il leur faudra rendre la bombe A opérationnelle.

C'est le désir de tirer le plus d'enseignements possible de l'expérience qui a dicté la conception du dispositif. La bombe, dont les divers éléments ont été transportés par avion puis entreposés sur place dans des locaux spéciaux, était placée au sommet d'une haute tour métallique. La mise à feu a été ordonnée d'un poste de commandement avancé et l'ordre transmis à la tour par un câble coaxial.

Durant la dernière demi-heure qui a précédé l'expérience, toutes les opérations ont été effectuées automatiquement pour éviter que l'émotion consécutive à l'approche de l'événement tant attendu ne provoque une fausse manœuvre.

Tandis que les atomistes s'efforçaient ainsi de déterminer la puissance de l'engin (on ne possède pour le moment aucune indication sur ce point essentiel) et de préciser son fonctionnement réel, militaires et médecins ont procédé à une double série de mesures.

Les premiers ont cherché à évaluer les effets de l'explosion. Un important matériel devait, à cette fin, être disposé autour du pylône: des chars, des avions...

Les essais effectués par les services de santé ont porté sur l'examen des dommages causés aux organismes vivants du fait des radiations thermiques et nucléaires. Des rats ont été exposés au " flash " atomique.

On s'est aussi préoccupé de savoir dans quelle mesure des vivres et de l'eau placés dans une zone contaminée par les radiations pourraient rester consommables, et d'évaluer les protections aux radiations qu'assurent les divers matériaux.

Naturellement, la confrontation brutale de tous les matériels avec le souffle provoqué par l'explosion et les radiations thermiques a été filmée. Les spécialistes espèrent tirer des vues qu'ils ont ainsi recueillies des enseignements utiles à la sauvegarde des installations et des engins militaires ainsi qu'à la protection civile.

NICOLAS VICHNEY
Le Monde du 14-15 février 1960

Nuit d'allégresse à Berlin

9 novembre 1989 - Un morceau du mur de Berlin est tombé cette nuit. Des milliers de Berlinois et d'Allemands de l'Est ont franchi, aux premières heures du vendredi 10 novembre, les divers points de passage entre les deux parties de la ville pour se rendre quelques heures à Berlin-Ouest, où leur arrivée a suscité une gigantesque fête dans le centre-ville et aux abords du mur.

Le conseil des ministres est-allemand avait annoncé, jeudi soir, que tout citoyen de RDA pourrait dorénavant emprunter les points de passage le long de la frontière interallemande et, à Berlin, sur simple présentation d'un visa délivré à la demande dans les commissariats de police.

En attendant l'ouverture des bureaux, le 10 novembre à 8 heures du matin, la police avait reçu l'ordre de laisser passer à partir de minuit toutes les personnes munies d'une carte d'identité à tous les points de passage entre les deux Berlins.

Annoncée en début de soirée, presque en incidente, à l'issue d'une conférence de presse sur les travaux en cours du comité central du Parti communiste est-allemand, la nouvelle s'était répandue comme une traînée de poudre des deux côtés du mur. Vers 23 heures, des petits groupes, beaucoup de jeunes surtout, ont commencé, côté Est, à converger vers les points de passage, histoire de tâter le terrain.

Les grilles étaient encore fermées, mais les policiers de faction, avec une bonhomie qu'on ne leur connaissait pas, confirmaient que la frontière serait ouverte après minuit...

À l'heure prescrite, sur simple présentation du livret d'identité bleu, chacun pouvait franchir sans plus de formalité la ligne de démarcation. Pour qui a connu les couloirs du Check Point Charlie, les longs moments d'attente, les fouilles, l'air renfrogné des "Vopos" de service, il y avait quelque chose de totalement irréel. Tous les passages étaient envahis de centaines de personnes attendant sagement leur tour, de queues interminables de voitures Trabant et autres Wartburg de fabrication locale.

Débordés par le nombre, les policiers se contentaient de faire passer les gens par paquets, sans même, la plupart du temps, jeter un oeil sur les documents. " Il faut bien qu'il y ait un peu de changement là aussi ", s'exclamait un officier rigolard au Check Point.

La plupart des gens ne comprenaient pas encore très bien ce qui leur arrivait, mais sans aucun doute, ils voulaient être là pour ne pas rater ce moment d'histoire. " La seule fois que je suis allée à Berlin, c'était avant le mur ", se souvenait une élégante dame qui sortait d'une assemblée générale consacrée aux réformes de l'enseignement.

Des badauds, venus par curiosité assister au remue-ménage, retournaient prestement chez eux chercher leur pièce d'identité pour se joindre aux autres. Les premiers à revenir encourageaient à les imiter ceux qui se demandaient encore ce que tout cela signifiait et s'il n'y avait pas de risque. Certains s'interrogeaient : ne feraient-ils pas mieux de profiter de l'aubaine pour ne pas rentrer à l'Est ?

Quelques-uns étaient d'ailleurs bien décidés à ne pas le faire, comme ce couple avec un enfant, parti en catimini avec une petite valise à la main. Mais, pour la plupart, c'était seulement l'occasion d'aller faire un petit tour " en face ", d'accomplir un rêve, une obsession de toujours : l'interdit devenait palpable.

A peine sorti des chicanes, on tombait sur des centaines d'autres Berlinois, ceux d'en face, venus fêter ces retrouvailles. Ils se bousculaient sur la ligne de démarcation en masse compacte, mouvante, bruyante, et contenue avec difficulté cette fois par les gardes-frontières est-allemands. Il fallait se frayer un chemin à travers des dizaines de mains avides de toucher, de palper les arrivants. A la porte de Brandebourg, lieu de rencontre symbolique entre les deux Berlins, où l'avenue Unter-den-Linden se prolonge par l'avenue du 17-Juin qui commémore le soulèvement de 1953 contre le régime communiste, des centaines de personnes s'étaient massées, là aussi, en attente.

Berlin-Ouest a été toute la nuit à la fête, et le Sénat de la ville avait même siégé en urgence aux petites heures du jour pour délibérer.

En fait, il n'y avait pas grand-chose à dire. On a seulement décidé d'accroître, pour les jours à venir, le nombre des autobus qui circulent entre les divers points de passage vers le centre-ville, en prévision d'un nouvel afflux. Mais on ne peut pas laisser l'histoire se faire sans délibérations.

Rendez-vous au Kurfürstendamm. Une fois passé le comité d'accueil des Berlinois de l'Ouest, il fallait bien aller quelque part ! Pour beaucoup, sans un pfennig ouest-allemand en poche, la balade n'a guère dépassé les alentours du mur : les quartiers un peu glauques où les bistrots ouverts sont rares à cette heure de la nuit. Au Check Point, le Musée du mur, qui retrace les exploits de tous ceux qui ont tenté de le franchir par tous les moyens possibles depuis 1961, était fermé.

Mais les deux cafés qui l'entourent, pleins à craquer, faisaient des heures supplémentaires. Pour les autres, quoi de plus naturel, surtout lorsqu'on n'a encore jamais mis les pieds à Berlin-Ouest, que de se retrouver sur le Kudamm, le grand boulevard de la ville bien vite bloqué en tous sens par des milliers de Berlinois qui trinquaient à même la rue au champagne.

Plus pétaradantes que jamais, les Trabant à deux temps que l'on commence à bien connaître maintenant en RFA après leurs campagnes de Hongrie et de Tchécoslovaquie, étaient une fois encore à l'honneur.

L'arrivée de chaque voiture déclenchait des tonnerres d'applaudissements et de klaxons. Berlin-Ouest était bruyamment en fête, avec tous ses restaurants fast-food déployés, ses vitrines opulentes et ses cafés clinquants.

Berlin-Est, et ses maigres éclairages, donnait au petit matin, au moment du retour, une curieuse impression de calme trompeur. On y entrait d'ailleurs comme dans un moulin dans ce sens-là aussi.

HENRI DE BRESSON
Le Monde du 11 novembre 1989

De la réforme à la révolution

9 novembre 1989 - " La question allemande reste ouverte aussi longtemps que la porte de Brandebourg est fermée ", disait il y a quelques mois Richard von Weizsäcker, président de la République fédérale. La porte de Brandebourg vient d'être ouverte sous la pression d'une foule calme et déterminée qui, depuis des jours, demandait inlassablement la possibilité de voyager librement, de faire trois petits tours à l'Ouest et de rentrer chez elle.

Ouverte aussi sur une décision de la direction est-allemande, prise de vitesse par un mouvement qu'elle a tenté d'abord de canaliser et auquel elle a été obligée de céder, pas à pas, pour s'être, pendant quatre décennies, figée sur la certitude qu'en socialisme comme en tout les Allemands étaient les meilleurs.

La porte de Brandebourg est ouverte, la question allemande n'est pas réglée pour autant, mais les données en ont été fondamentalement changées dans cette nuit du 9 au 10 novembre. Il était douteux que l'ébranlement provoqué en Europe de l'Est par la perestroïka de Mikhaïl Gorbatchev épargne la RDA.

Mais, il y a quelques semaines encore, les dirigeants ouest-allemands se demandaient comment soutenir les forces réformatrices au sein du Parti communiste est-allemand, permettant une évolution progressive à Berlin-Est et un approfondissement des relations interallemandes sans effaroucher Moscou.

C'était méconnaître le fossé infranchissable qui s'était installé entre un régime dirigé par de vieux stalinien, convaincus par les années de lutte contre Hitler qu'ils avaient toujours raison et que toute concession aux " ennemis du socialisme " se terminerai par la déconfiture complète du système.

Mikhaïl Gorbatchev et ses conseillers pour les affaires allemandes faisaient une analyse diamétralement opposée pour eux, le refus des réformes en RDA ne pouvait qu'aboutir à une impasse, et avant même la démission d'Erich Honecker, ils craignaient déjà qu'il ne soit trop tard pour maintenir les changements dans les limites d'une aimable perestroïka.

Entre les deux, une population est-allemande qui est passée directement du national-socialisme au stalinisme et n'a donc connu pendant cinquante-six ans que la dictature. Mais une population formée, éduquée, nourrie à la télévision ouest-allemande et donc mieux avertie des réalités occidentales que ses voisins d'Europe centrale.

Ces Allemands ont trouvé dans les Eglises protestantes le lieu de leur liberté. La comparaison avec la Pologne est tentante, mais largement fallacieuse. L'Eglise polonaise a été un refuge pour la foi des Polonais et un bastion de la résistance à l'idéologie communiste. Les Eglises protestantes ont, en RDA, retrouvé leur vocation de la Réforme elles ont appris aux Allemands de l'Est, qui sont loin d'avoir tous la foi, à affirmer leur liberté individuelle et leur libre arbitre face à l'Etat, et elles leur ont donné le courage de ne plus avoir peur ni des autorités ni des interdits. En ce sens, la " révolution d'octobre 1989 ", comme on dit à Berlin-Est, a un fondement très allemand, que regardent avec une sympathie jalouse leurs compatriotes de l'Ouest.

D'où la coloration vaguement idéaliste des revendications mises en avant par les mouvements d'opposition, le refus de Neues Forum de se transformer en parti politique pour rester une " initiative de citoyens " -comme il en fleurissait en RFA dans les années 70 à la suite de la révolte étudiante, -l'aspiration à un socialisme qui ne soit plus aux couleurs de la Prusse, mais démocratique, fraternel, solidaire...

DANIEL VERNET
Le Monde du 11 novembre 1989